

**UNIVERSITÉ OU FABRIQUE DE « RONDS DE CUIR »**

**MANIFESTE**

## — POUR COMMENCER —

De toute façon, le problème est dans l'air, ça craque à l'Université. Personne ne peut prédire quelles actions collectives vont faire bouger la baraque... Une chose est certaine, c'est que tout le monde verbalise.

Nous avons tenu nous aussi à parler pour dire ce que tout le monde ressent : l'écoeurement, mais aussi le désir de bâtir.

Si d'aucuns pensent changer le Québec en faisant de l'action sociale partout sauf à l'université, nous pensons qu'il faut agir partout, y compris à l'université. À force de dialoguer on finit par se faire fourrer.

Ce manifeste veut parler de nos problèmes qui sont en fait les problèmes de l'ensemble de la société. Les parties sont liées au tout, dirait un de nos professeurs prestigieux.

Nous pensons que parler c'est déjà agir, si la parole contribue à é-motiver et à motiver. Quant à ceux qui pensent que ces paroles et les modes d'action proposés sont du temps perdu, ils pourront faire servir ce papier à un usage strictement matériel.

L'université ! une grosse boîte, avec  
bien du monde qui s'écoute parler.  
Voici un roman que vous vivez  
peut-être...

## Premiers mois de détention universitaire et suite

*Le*  
*Moyen-*  
*Âge dans*

J'ai toujours rêvé  
du jour où je cesserais de me faire emplir la tête de concepts, de théories, de phrases bien  
débitées. Tout au long de mon cours primaire et classique, j'ai subi le système de cours  
magistraux : on vous fait gober à coup d'examens et de patience, des vérités dites fondamentales  
et des commentaires préfabriqués. « Je me souviens » avec honneur de Racine, Corneille et  
compagnie, des mathématiques enseignées à coup de masse et de la philosophie de Grenier. Je  
me suis résigné, en nourrissant une certaine révolte, contre un système d'éducation, dans lequel  
tout est important sauf l'intégration d'une personne dans la réalité du milieu social. Vive notre  
élite !

*les murs*

L'université, avais-je  
pensé, me procurerait une participation réelle à ma formation, des moyens de connaître  
différents. Illusions. Je me suis aperçu que les méthodes d'éducation actuellement employées  
étaient déjà très en vogue au Moyen Âge et même avant !

*Cours*  
*magis-*  
*tral*

Le cours magistral :  
la perle fondamentale de la formation universitaire (là où l'un perle). Imaginez une salle assez  
vaste avec des gens entassés les uns sur les autres ; un troupeau dans un enclos. Sur une tribune,  
un monsieur très bien, les habits impeccables, l'air dégagé ou contracté selon le genre. « Silence,  
je commence ! » Le troupeau se calme ; les gueules se ferment. Que s'est-il passé ? Ce monsieur  
a-t-il révélé un secret ou proféré des menaces ? Ses paroles semblent très captivantes. Chacun  
s'est penché fébrilement sur une feuille qu'il noircit avec un instrument pointu. Le troupeau est  
captif et sage. Aux mots du monsieur très bien, suivra la séance de torture officielle, l'examen.  
Le temps passe. Le pantin sur la tribune accomplit les gestes d'usage ; il se lève, se promène, fait  
bouger ses mains, se compose des mines, récite ses litanies. Amen. De temps en temps, j'allais  
oublier, des objections de quelques bêtes plus perspicaces que les autres. Pour harmoniser tous  
ces gestes et endormir les plus rétifs, il faut un maître d'expérience et de prestige. Mais lorsque  
le pasteur est peu prestigieux, le troupeau prend des libertés. Il « jacasse », quitte l'enclos avant  
la fin de la torture. C'est le cas des bêtes mal dressées et peu consciencieuses. Quelques fois, un  
maître relie quelques mots d'une façon assez habile, de telle sorte que le troupeau contracte un  
rire nerveux, tout content de pouvoir participer au dialogue. L'homme perché sur la tribune a  
toujours le dernier mot, parce qu'il est le seul à parler... au micro. Le temps repasse. Bientôt la  
fin du monologue. Les barrières s'ouvrent, pour aller continuer avec un autre pasteur.

Ça pour le roman.  
De fait, le professeur n'est plus, à quelques exceptions près, celui qui verse le bon vin de son  
outre dans une autre cruche à petit goulot. Maintenant, sans y penser, il crache sur ses  
étudiants. Ces derniers n'ayant pas la force de répondre, dorment, ronflent, lisent des revues,

jacassent, flirtent... et bavent. L'important, c'est de baver au-dessus du « sciau », jusqu'à l'examen.

*Emb-  
outeil-*

C'est ainsi qu'on s'engraisse à l'université. Pendant quelque temps, on résiste ou on assiste. Mais au plus tard au bout de trois mois, il y a les examens. Là où on est obligé de se ranger ou de périr. Au diable la métaphysique et la révolution. L'université devient le blocage de crâne, la serre-chaude. On s'accroche avidement à quelques résultats d'examens. À bas les distractions ! fini le « fun » !

*lage de  
l'esprit.*

Cours magistral, principale forme d'enseignement. Haute performance de l'imagination. Instrument commode et pas tellement exigeant du professeur pour produire des individus en séries, prêts après quatre ans à être rangés dans des filières. Choix obligé, impossibilité de vivre à l'inaptitude devant le réel, une faiblesse contagieuse attrapée à l'université, intoxication intellectuelle, l'esphyxie. Au bout de trois ans, cherchez celui qui aura le souffle de produire — autre chose que son diplôme et sa carte d'identité.

(Voici une gentille suggestion. Que l'administration de l'université vote une somme pour distribuer des timbres-primés aux étudiants qui assistent aux cours. Au bout de l'année, le porteur de 600 ou plus aurait droit à une médaille d'honneur, frappée des lettres C. T. : complètement timbré.)

## Relations entre étudiants

« Une université est une communauté de travail entre professeurs, étudiants et employés » - AGÉUM

La légende veut des carabins qui carabinent tout le long de soirées dorées, avec la chance de fréquenter un lieu privilégié. Surtout si on pense à l'Université de Montréal, la troisième meilleure université canadienne et une des merveilles architecturales du monde.

*Au campus* Le nouvel universitaire n'est pas peu fier d'appartenir à cette institution rayonnante, devenue laïque avec l'apparition de la pilule. Mais très vite cette fierté d'appartenance chez lui disparaît à mesure qu'il se familiarise avec les longs trajets pour se rendre à la montagne, le tapis roulant, les boîtes à lunch et les corridors interminables et quotidiens. Au début pour des raisons qu'il ne peut définir, il ne cherche pas à s'identifier à « son » campus. Bientôt il voit qu'il n'y en a pas de campus. Vie universitaire sans lieu universitaire. Quelle vie ! Participation difficile ou obligée aux activités organisées. La présence de 50 personnes à une activité quelconque représente l'effarant pourcentage de point trois pour cent (.3%) des étudiants. Et c'est considéré : bien ! Enlevez les chroniqueurs sportifs et amis personnels du club de hockey et cherchez les supporteurs ! Acheter un hot-dog dans une machine-distributrice, danser au Café-campus, c'est bénéficier d'un service étudiant, mais non participer à une collectivité. Faudrait distribuer des timbres-primés ou créer un campus.

*À la faculté* Au moins il y a des facultés qui regroupent les étudiants qui partagent un idéal commun d'étude. Eh bien ! demandez à brûle-pourpoint à dix étudiants de suite : « Monsieur, avez-vous un sentiment d'appartenance et de participation à votre département ou faculté ? » Bientôt une troupe se massera autour de vous pour se demander si vous parlez jargon ou si vous vous moquez du monde. La faculté, division administrative, sans souci humain ni scientifique.

*En classe* La classe direz-vous est sûrement une ruche bourdonnante où tout le monde travaille collectivement. Ouais ! Qualités générales des classes : grandes, anonymes : on ne connaît pas le nom du voisin, jamais le même. À tous les ans, parfois, à tous les semestres, les groupes varient ou disparaissent plus ou moins complètement, selon la conjoncture des contingentements prévus... Souvent même après trois ans de fréquentations journalières, les contacts demeurent impersonnels, les questions ne dépassant pas : « As-tu fait le numéro 4 du devoir de la semaine passée ? » Votre compagnon de classe peut passer depuis trois ans devant votre domicile, sans jamais avoir songé à venir vous voir, d'ailleurs à quoi bon, de toute façon il vous voit en classe à tous les jours et il n'a rien à vous dire. Si un jour, vous ne venez plus en classe, ceux qui le remarqueront ne sauront pas si vous êtes mort, en prison ou si vous êtes devenu fou. Qu'importe ! D'ailleurs, une fois le cours terminé, à moins d'un hasard bizarre, vous ne reverrez plus vos confrères. Il serait intéressant de noter le nombre de conversations téléphoniques entre des confrères de classes après quatre ans de cours communs. Déranger quelqu'un dans son intimité est un geste courageux demandant réflexion et éveillant une vague méfiance. Quant aux contacts entre « sexes opposés », souvent ils se borneront à dormir ensemble... aux cours.

On pourrait conclure de ce qui précède que les relations entre les étudiants sont passées du stade traditionnel au stade des relations d'affaires, et y déceler une vague nostalgie du passé — même pas !

*Entre  
indi-  
vidus* Il ne faut pas croire que l'étudiant se comporte comme un porc-épic en position défensive. Plusieurs ont une vie sociale très étendue, s'occupent d'une foule d'organisations, connaissent beaucoup de gens et ont beaucoup d'amis. Ces relations cependant s'établissent au hasard des circonstances : discothèques, voisin de chambre, amis de collègue. Il existe aussi des petits groupes reliés par des liens plus ou moins fonctionnels : militants de l'AGEUM, l'équipe de football, gauche révolutionnaire, clubs politiques, équipe de journal, amateurs d'étudiants étrangers, ex-travailleurs étudiants du Québec, étudiants africains, etc. Par rapport à l'ensemble du campus, ils demeurent des groupes marginaux et parmi leurs caractéristiques principales, notons qu'ils sont éphémères, qu'ils reposent sur une ou deux personnes et que l'on retrouve les mêmes individus dans la moitié d'entre eux. Ces groupes peuvent apparaître spontanément et se disloquer au hasard des circonstances. L'université ne les encourage à peu près jamais, au contraire ! Cela s'explique : une des raisons de leur apparition est l'opposition aux structures rétrogrades de l'université ou de la société entière et le désir d'inventer autre chose.

1 — L'université est une grande baraque et les relations y sont anonymes, on le sait on n'est pas loin de penser que le recteur et une petite clique le désirent ainsi en joignant en groupes de travail les gars d'histoire et de théologie.

*Expli-  
cations* 2 — Les étudiants viennent à l'université pour obtenir un diplôme. C'est le but unique qu'ils se sont fixé depuis 4 ou 5 ans. Le reste ne les intéresse strictement pas. Ils ne participent à rien : qu'est-ce que ça donne ? et pour nombre d'entre eux, étudier sérieusement, c'est deux mois par année, i.e. avant les examens semestriels. Certains réussissent sans comprendre, d'autres comprennent sans réussir de par le système d'examen.

3 — Les premiers mois d'euphorie passés, les étudiants sont écoeurés d'être à l'université ; ils viennent aux cours à la minute près et quittent le bâtiment le plus efficacement possible, par le chemin le plus rapide qui mène de la classe au vestiaire et du vestiaire à la porte la plus proche. Dehors enfin ! Les moins cérémonieux augmentent la vitesse de la trajectoire en ne se servant pas du vestiaire.

4 — L'exiguïté et l'absence de locaux ou d'endroits où il y aurait possibilité pour les étudiants de se rencontrer pèse fort. Seules les bibliothèques surpeuplées ou vides, trois douzaines de fauteuils à un endroit et deux espèces de coins à pitons où l'on bouffe dans la promiscuité, sont les seuls lieux de repos et de travail dans le bâtiment central ; cela pour environ 7000 étudiants. Les accidents par asphyxie sont rares, puisque les étudiants débarrassent assez « raide » la baraque.

5 — Les étudiants sont peu intéressés à s'unir puisqu'un trop grand nombre de revendications n'ont abouti à rien. L'histoire de l'UGEQ et de l'AGEUM fourmille de combats épiques, de marches et retraites glorieuses. Les étudiants font face à l'inutilité des efforts et l'université demeure toujours radieusement triomphante.

6 — Question culturelle : société capitaliste nord-américaine. L'une de ses valeurs est le système de compétition individuelle où c'est le plus fin, le plus beau, le plus riche, le plus gros qui l'emporte : chacun pour soi, on gagne le pain quotidien et la route du ciel. Ce système divise les individus et défavorise le travail en groupes : sur 100 étudiants admis dans les premières années, à peine le tiers terminera un jour ses études universitaires. Réussir veut dire copier et

apprendre les notes de cours du professeur, qui lui, les copie dans un livre. Celui qui réussit est en droit de se considérer comme le plus fin, le plus beau et surtout, le plus intelligent.

## Le professeur ou la fin d'une race

« Celui qui peut agit ;  
celui qui ne peut pas, enseigne. »

*Mythe* Le professeur, c'est celui qui se prend pour un autre, qui doit se prendre pour un autre, et qui a le droit de se prendre pour un autre.

*du* « Se prendre pour un autre ». Cette expression populaire marque la différence entre l'universitaire et les gens ordinaires. Ces derniers la sentent bien. Cette différence peut être due aux vêtements, à l'argent, au prestige hérité. Dans le cas du professeur, elle provient d'abord d'une accumulation de connaissances livresques.

*pro-*  
*fesseur* Plus précisément, cette expression signifie ériger cette différence comme naturelle, normale, signe de supériorité et digne de respect. À cause de ses caractéristiques, cette race s'accepte comme unique. Mais cette race n'est pas sûre d'elle-même. C'est pourquoi ses membres se prennent pour d'autres. Car ils craignent que les non-racés, laissés à eux-mêmes, libérés des conventions ne les reconnaissent plus. Ils sont forcés de jouer le jeu, d'imposer une image fautive d'eux-mêmes à chaque instant.

*Un*  
*homme*  
*comme* Dans leurs discussions avec les étudiants, ils ne parlent que de la matière ou des sujets d'actualité. Ils appuient surtout sur leurs pensées les plus originales. Ils ne laissent pas de chance à l'étudiant. Ils savent tout. L'étudiant a l'impression qu'il n'a rien à apporter d'aussi neuf. Il gobe. Il attend. Il espère pouvoir en imposer lui aussi un jour. Jamais l'universitaire ne détruira lui-même son propre mythe, il ne laissera aucune prise pour qu'on le sente semblable, humain. Il ne se montrera pas en tant qu'homme ordinaire qui manque parfois d'argent ou de gin.

*les*  
*autres* Le professeur vit avec sa tête, avec ses livres. Il laisse l'impression d'avoir tout vu, tout lu, tout connu. Il est assez astucieux pour cacher ce qu'il ne sait pas, et pour camoufler ce que les autres savent de lui : des choses pas belles.

Le professeur, c'est un pauvre mec. J'ai connu des professeurs avec des doctorats qui avaient littéralement peur du monde, des étudiants, de la vie. Des professeurs frustrés dans leurs relations sexuelles avec leur femme ou leur maîtresse. Des professeurs « pactés ». Des peureux qui tremblaient devant le doyen ou le recteur. Des doyens qui voyaient des complots partout et qui se défoulaient sur la petite secrétaire. Des professeurs qui sacraient après leur doyen comme l'employée après son chef de section.

*Culti-*  
*-vé?* Le professeur, c'est un gars comme tout le monde, mais qui ne l'admet pas au nom de sa science. Sa science, quelle est-elle ? Il a subi sept ans de primaire, cinq ans de secondaire, comme tout le monde. Puis il a grimpé jusqu'à l'université, a répété durant trois ou cinq ans les cours, radoté quelques théories, a joué sur quelques hypothèses dans une boîte plus ou moins célèbre. Il est revenu parfois à son alma-mater se joindre à la meute des pseudo-experts qui bavent à l'année longue des concepts, des bouts de phrase, brassent des recettes, résument des livres, pétrissent des examens avec la même vieille farine. L'ouvrier apprend à tourner des vis, le professeur à tourner des pages, à faire jouer son magnétophone.

*Com-*  
*pétent?* Admettons les exceptions : revenons aux compétences. Après un certain temps, le gouvernement, les mass-média, les compagnies s'arrachent ceux qui ont quelques idées lumineuses. Ils n'ont plus le loisir de préparer leurs cours ou de les rénover. Ils font polycopier leurs notes. Ils viennent les lire en classe. Certains pieux élèves répètent à petite voix ce que le maître éructe du haut de sa tribune. Les autres, attirés par la réputation, sont déçus mais ils n'ont pas la force de partir. Ils dorment sur place. Les compétents, ne connaissant pas la



*Au total:* pédagogie active, ne sauraient laisser l'initiative aux seuls étudiants. Leur image s'obscurcirait si le cours magistral n'était plus donné, s'il croyait aux connaissances et à la pédagogie spontanée, même limitées, de ses étudiants. Il contredirait sa compétence.

*Vu par le* Alors retranché dans son « expertise », le professeur crie à la légèreté, au manque d'initiative, à la décadence progressive du milieu étudiant. Le professeur a donc raison de se prendre pour un autre ; car les étudiants laissés à eux-mêmes le prendraient pour ce qu'il est : un gars comme les autres ayant des connaissances mais non la science infuse. Autrefois les vieux disaient : « le professeur, c'est le meilleur ». Ils avaient un peu tort. Aujourd'hui les jeunes disent : « À bas les professeurs ». Ils ont raison. La race est à régénérer.

*Le citoyen* Le citoyen moyen saisit bien la fausseté du jeu des professionnels. Un collet blanc, un peu « chaud », lançait : « Ces gars-là, c'est pas du monde comme nous autres. Avec leurs études, ils veulent tout "runner". Ça regarde pas le petit monde. Eux autres, ils sont instruits. Moi avec ce monde-là, je passe pour quantité négligeable. Mais s'ils ont le malheur de venir travailler chez nous, on fait tout pour leur mettre des bâtons dans les roues ».

*Consommateur* Les professeurs se prennent pour d'autres. L'étudiant est bien d'accord là-dessus avec le citoyen moyen. Mais est-ce du monde pas ordinaire ? Le professeur plus scolarisé que la moyenne, a dû passer sa vie aux grandes études. Il parle bien, parfois à la française, avec quelques mots rares. Il est invité à la télévision, surtout au canal 2. Il donne des conférences dans les salles bondées. Il se fait toujours applaudir : la politesse est de rigueur. Il connaît des « personnalités », parfois des ministres. Il est près du gouvernement. Il parle gratuitement à des réunions de clubs sociaux, d'organismes de charité, au « grand monde ».

*Mais avec* Le professeur ne vit pas comme tout le monde. Ni somptueusement riche, ni pauvre sinon avec éloquence, il ne roule jamais en « minoune » ou en petit chevrolet. Devenu titulaire, il peut passer à la Chrysler. Parfois il vient avec la Renault de sa femme, surtout si les étudiant ont l'air de vouloir faire le trouble. Il mange, s'habille, se loge, voyage à sa manière : avec goût. Car il a de l'éducation et de la culture. Il n'est pas si différent. Il ne peut pas se mêler à n'importe qui.

*goût.* Le maître doit se prendre pour un autre. Sinon, il se nie lui-même. Il nie son savoir supérieur, sa race. Devenir différent, voilà tout le sens de ses études. Après tout il n'a pas travaillé durant de si longues années pour rien. Il a gagné le respect. Et puis, s'il reconnaît le simple citoyen, il risque de le côtoyer et ainsi perdre son goût, sa culture. De toutes manières, la majorité des gens n'ont rien à lui apprendre, ces vulgaires colonisés ! Qu'est-ce qu'un machiniste pourrait bien imaginer d'intéressant ? Il faudrait les cultiver, les éduquer. Ce sont de bons sujets d'étude. Ceux qui s'en sortent on se les accapare dans le teach-in. L'université joue son rôle de centre nerveux de la culture. Pensez aux gars de Saint-Henri qui sont venus l'an dernier au teach-in du MLF...

*Sur un pied d'estal* « Les étudiants, ceux qui chialent surtout, sont des jaloux et des paresseux qui ne veulent pas lésiner pour atteindre le prestige. Parce que les gens simples nous admirent. Ils aiment ça nous voir, ils nous aiment. Surtout dans la faille... enfin un qui a réussi, et bien. Le peuple a besoin de mythes. C'est lui qui nous oblige à nous prendre pour d'autres. Sinon il en serait profondément frustré.

*Et juge suprême* La même chose vaut pour les jeunes. Nos étudiants. Ils sont si exigeants. Il faut leur donner l'impression qu'on est un peu comme eux mais avec plus de connaissances ». Avec l'âge, le professeur ne fait qu'un pas et affirme : les professeurs savent ce qui est bon et vrai, les étudiants... rien, sauf ce qu'on leur a appris ici à l'université. Même pas ce qu'on leur apprend à Sainte-Marie... heureusement que les crédits ne leur sont pas alloués pour des cours de si bas calibre. Si les professeurs, surtout les doyens ne se prenaient pas pour d'autres, il faudrait, reconnaître les cours de Sainte-Marie et des autres collèges. Le standard universitaire n'aurait plus sa raison d'être.

Dès que l'étudiant se met dans la tête qu'il sait au moins quelque chose, l'image du professeur se « barbouille ». Les formes d'action de ce dernier n'ont leur raison d'être que si l'étudiant est considéré comme un « cave » : il n'a rien vécu, il faut le former et lui arracher sa pensée déformée et sentimentale. Il faut le faire participer à ce qu'on a déjà tout décidé d'avance, ou sur des questions non fondamentales, car « l'étudiant n'est pas prêt ».

Alors le professeur pense qu'il dit tout ce qui est important, qu'il adapte sa pédagogie et que l'étudiant doit apprendre et participer. De son côté, l'étudiant découvre le jeu, croit de plus en plus que le « prof » ne sait rien. De là, un pas aussi pour affirmer qu'il n'a rien à apprendre. De côté et d'autre, on se dit : « ils sont fous, complètement perdus ». Et de toute façon, obtenir un diplôme, c'est résister durant trois ans ou plus.

Terminons cette lancée par une mise au point fondamentale. Les responsables ce ne sont pas les professeurs, mais les administrateurs. Ce sont eux qui obligent les professeurs à se prendre pour d'autres. Ces derniers ont souvent des salaires ridicules, des conditions de travail inhumaines, des possibilités de recherche et de recyclage recroquevillées, des ouvertures si bornées sur la pédagogie nouvelle qu'ils n'ont rien d'autre à faire que de s'asseoir sur le passé : le papier. Car entre-temps, on ne leur a pas laissé la chance de se refaire. Bref, si on extermine d'abord la caste des administrateurs, la race des professeurs qui a de l'intelligence, même si elle ne l'accapare pas totalement, saura bien s'adapter d'elle-même.

Le professeur a le droit de se prendre pour un expert, vu le retard généralisé du Québec. Grâce à ses connaissances scientifiques vraies, pas bornées, le pays pourra sortir de sa stagnation. À condition que le peuple l'écoute et le préfère à Frenchie Jarraud. On ne sait jamais, les gens sont si bêtes, si arriérés. Et ils veulent toujours nous dire quoi faire, comme les étudiants, plutôt que d'être réceptifs à nos enseignements, à la culture.

Le droit à l'autodétermination, à la croissance économique du Québec fonde et justifie le droit de l'expert à son savoir, à sa mission. Comme tout bon Québécois, nos maîtres sont profondément missionnaires, sauveurs. Ils ont leur réputation. Et puis de nos jours, en société post-industrielle, tout est affaire de compétence : les cours, les séminaires, les examens, les commissions d'enquêtes, les « fioles », les courriers du cœur et religieux, la sexualité...

Le professeur ressemble étrangement à la fin de ce tableau à l'ancien anglo-saxon blanc, protestant de la Rhodésie du Sud. L'étudiant, le peuple, ce sont les Noirs. Le malheur, c'est que le noir ne sait jamais où est le bien, la science, la réussite. L'horreur, c'est que le noir n'est jamais prêt à se diriger lui-même, à prendre ses affaires et sa vie en main. Mais au Québec, le professeur, le professeur est lui aussi colonisé, sans pouvoir. Les colonisés seront-ils capables d'une action collective et libératrice ?

« L'université, une usine où les notables se reproduisent en série. »

On croit facilement que l'université est une institution révolutionnaire, autonome et désintéressée, devenue l'instrument indispensable du développement de notre grande société. Mais après étude, on n'a le choix que d'y voir les dessous... Elle est commandée par l'argent, la consommation et le pouvoir d'une poignée de « Gros ». L'Université, plus que jamais maintenant que le savoir est devenu le pôle de la croissance d'un pays, est une caste industrielle qui tente de produire en série, à un coût de production minimum, les milliers de fonctionnaires bornés dont la société industrielle et consommatrice a besoin. L'Université n'est pas révolutionnaire : elle alimente la machine occidentale. Elle n'est pas autonome : elle a les mêmes patrons que la société, à savoir une poignée de financiers, d'industriels, de notables ou de politiciens, et, comme eux, elle manipule et asservit sans scrupule les masses humaines qui cherchent à

s'exprimer. Elle n'est pas non plus désintéressée : elle a les buts de ses patrons : le prestige, le confort, l'ordre, l'argent, le contrôle du peuple. Tout ça sous un service public, un haut-lieu de vérité, le liberté ou d'humanisme. Tout ça pour la bonne conscience. Un rapide coup d'œil sur les structure de l'Université nous en convaincra.

## I. L'Université des notables ou la démocratie de l'élite

### LES STRUCTURES ADMINISTRATIVES

Ces années-ci, les universités québécoises se sont fait voter de nouvelles chartes. Elles étaient censées transformer l'université cléricale et privée d'autrefois en un organisme public, faisant une large part à la participation de l'État, des professeurs et des étudiants. En même temps, l'État s'engageait à rendre l'université accessible aux jeunes du peuple. Tout cela s'appelait la démocratisation de l'Université.

Cependant, cette démocratisation est une belle farce : l'Université a été envahie par le peuple, mais elle ne l'a pas épousé : elle reste un fief des notables et continue à alimenter une société de notables. Les structure n'ont pas vraiment changé : elles restent anti-démocratiques. Les personnes en place n'ont pas changé : ce sont toujours les même fils de privilégiés d'avant-guerre, irrémédiablement pourris par le vieux cours classique orgueilleux. Ils mènent tout. La bourgeoisie cléricale et culturelle a tout juste cédé le pas à la bourgeoisie industrielle et politique : c'est simplement le signe que l'Université n'est plus une affaire de morale et d'apostolat, mais qu'elle est entrée dans le XXe siècle cinquante ans après. Elle n'est plus une affaire de curés et de militants. Elle est une affaire tout court. Selon les calculs d'un américain, la production, la distribution et la consommation du savoir représentent 29% du produit national brut. L'investissement dans le savoir est le pivot du progrès de la société technologique.

Voyons tout cela de plus près à l'université de Montréal.

#### 1) *La nouvelle administration*

Qui forme la nouvelle administration de l'université de Montréal ? Les deux organes principaux sont le Conseil et l'Assemblée universitaire.

Au conseil universitaire, les cinq membres nommés par l'Assemblée, sont des professeurs prestigieux, titulaire et donc, forcément de la génération d'aristocrates dont nous avons parlé, généralement en liens avec le gouvernement. Les huit membres nommés par le Gouvernement sont cinq gros hommes d'affaires (Dow, Ciba, Mt. Royal Chemicals, Rolland, Icanda, Corby, Télé-Métropole, etc.), le juge en chef du Québec, un médecin et un syndicaliste. Les deux membres nommés par la faculté de théologie (relent clérical) sont un avocat et un économiste ; les quatre membres nommés par le Conseil lui-même, sur consultation des diplômés, sont un juge, le président de Sidbec, un avocat fonctionnaire et un journaliste. Le chancelier élu dans le Conseil est le juge en chef du Québec. Comme on le voit, les notables se nomment entre eux, le peuple est absent, l'élite capitaliste et politicienne absorbe tout.

À l'Assemblée universitaire, nous trouvons des membres du Conseil, les doyens, des professeurs titulaires (de vieilles souches aristocratiques) quelques étudiants et quelques employés.

Le conseil et l'Assemblée nomment le Recteur, le Vice-Recteur, et fournissent les membres du Comité exécutif et de la Commission des études. Dans les conseils de faculté et de départements, les professeurs et les étudiants participent à des degrés divers.

Qu'est-ce qui ressort de tout cela ?

## 2) *Les vices de la nouvelle administration.*

- a) « L'Université est conçue comme une entreprise dont il faut assurer la bonne marche financière : c'est l'usine qui doit permettre d'étoffer l'establishment et de former celui de demain : il est normal que ce soit l'establishment lui-même qui prenne la responsabilité de l'entreprise » (*Quartier Latin*, 30 novembre 1967). « L'université n'est rien d'autre que le fief du capital : son rôle est donc de fournir au capital les cadres dont il a besoin pour assurer son développement et son emprise sur la société (*Ibid.*). Au-delà des belles phrases qui parlent de recherche, de savoir, de vérité, de service à la société, de lumière, ce sont les aristocrates dont nous venons de parler qui font, à leur mesure, les politiques et les buts réels de l'université : l'argent et le pouvoir, sur le dos et le cœur du peuple, qui n'a rien à dire ni à faire, si ce n'est de torcher tout le monde, payer la note de leurs vacances et de leur bureaucratie, et écouter leurs mensonges. (Paraît que l'on va payer l'un d'entre eux pour faire l'histoire des autres. On ne se sert pas du Département d'Histoire et pour cause.)
- b) L'absence totale de réelle démocratie. L'Université, ce sont les étudiants, les professeurs, les employés et le peuple. C'est à eux qu'appartient de droit l'université ; eux peuvent en faire un lieu où s'invente la société humaine de demain. C'est à eux et non aux parasites qui sont actuellement au Conseil et à l'Assemblée, de déterminer les politiques et les administrateurs qu'ils désirent. L'État n'améliore rien puisqu'il est également pourri de notables. En fait, nous venons de le voir, les véritables propriétaires de l'université sont à peu près ignorés. Les jeunes professeurs n'ont pour tout droit que celui de déléguer les vieux bonzes ; les étudiants ont peu de poids et d'ailleurs ils n'y tiennent guère, colonisés comme ils sont par le système universitaire, ainsi que nous le verrons plus bas. Quant au personnel non-enseignant (près de 1000 employés) il est presque totalement ignoré : syndiqué en partie, administré et manipulé par des matamores, le personnel est complètement annihilé. Le peuple on n'en parle pas, toutes les velléités de participation sont étouffées par une machine administrative immense entièrement centralisée, qui ne correspond à rien dans la réalité, et où celui qui est au bout de la ligne ne peut guère faire autre chose que de se résigner puisqu'il n'a aucune prise sur elle. On se garde d'ailleurs bien d'informer. Toutes les assemblées se passent à huis clos. Croyez-le ou non, cette immense usine vit à même le peuple, mais elle n'a de compte à rendre à personne. Son budget va au gouvernement par le chemin le plus court : quant au reste, tout est privé. La manipulation est parfaite. Il paraît que c'est ça la démocratisation et l'intégration sociale de l'université. Peut-on encore appeler cela une institution d'éducation ou d'enseignement supérieur ? Appelons cela tout simplement une usine capitaliste pour alimenter la société de notables.

## **II. Comment on produit en série des serviteurs bornés de l'ordre établi**

### ***LES STRUCTURES ACADÉMIQUES***

Le clergé évincé, les notables ont désormais la mainmise sur l'université. Pour atteindre leur but, c'est-à-dire former des serviteurs soumis de la société industrielle antidémocratique, ils n'ont qu'à maintenir les structures académiques qui ont si bien réussi au clergé. Tout dans ces structures converge vers la neutralisation et la domestication de l'étudiant : rien ne suscite en lui la créativité, l'originalité et la responsabilité personnelle et sociale. L'étudiant est maintenu dans une minorité

prolongée, séquestré de la réalité et de la société au profit des livres et des théories anodines, financièrement affamé et à la merci du travail d'été, des bourses et des parents, cantonné dans une spécialité, atomisé dans une masse énorme d'individus astreints à écouter, noter et répéter les discours d'un professeur, harcelé par la peur d'examens artificiels et individuels, écrasé dans une bureaucratie qui fonctionne sans lui, menacé par les sélections brutales, hypnotisé à ses propres yeux comme universitaire, converti bon gré mal gré à la fatalité du système nord-américain. De cette usine, qu'on qualifierait volontiers de criminelle et diabolique si elle était plus consciente, il ne peut sortir que des petits fonctionnaires fats, bornés et exploités : également, quelques déracinés, à jamais « culpabilisés » d'un statut honteux de diplômé qui les excommunie à jamais du peuple. Les professeurs n'échappent pas au système : ils sont généralement d'excellents contremaîtres dans cet élevage en série.

Mais quels sont donc les rouages de cette machine efficace qui réussit un tour de force : faire des esclaves ? Les stratégies les plus évidentes nous semblent les suivantes :

- 1) Garder à l'Université son caractère de Tour d'Ivoire. Le moins de liens possible avec le gouvernement, avec les autres universités, avec les autres niveaux d'éducation (ou les mêmes parfois, dans le cas de Ste-Marie), et surtout avec les projets et les problèmes réels de notre société. Aussi, malgré une apparente liberté sans borne, l'étudiant universitaire est en fait un séquestré et un cloîtré.
- 2) Conserver une centralisation de l'université devenue désuète, mais qui a l'avantage d'enfermer la base dans un réseau inextricable d'échelons d'autorité descendante, véritable camisole de force qui réduit infailliblement la base à la passivité et à la soumission. Il est désormais évident qu'une université comme celle de Montréal n'a aucune unité réelle à part ses conseils généraux et son système de chauffage central. L'enfilade de conseils administratifs ne reflète et ne facilite absolument pas une communication réelle entre étudiants et professeurs des départements et facultés. Cela ne contribue donc qu'à noyer l'individu dans une machine et à permettre ainsi de mieux le manipuler, de lui faire accepter dans tous les domaines ce qu'on a décidé et pensé pour lui.
- 3) Maintenir un enseignement abstrait, théorique et livresque. Regarder et évoluer à côté des livres est inutile, voire même dangereux. Rapidement anesthésié par la théorie, l'étudiant est anodin : dans ce demi-sommeil, on le conditionne facilement, il finit par croire qu'il n'y a pas d'autre façon de faire possible. Le parachutage dans la réalité carnassière fera le reste. Il n'est d'ailleurs pas défendu de regrouper les facultés de façon à mieux les neutraliser, par exemple, Sciences Sociales avec Droit et Commerce, ou Histoire avec Philosophie et Théologie. Dès lors qu'on veut avant tout embrigader, et non promouvoir des hommes ouverts, tout est permis.
- 4) Conserver le plus longtemps possible le système de cours magistral suivi d'examens puis d'un diplôme, dans des disciplines bien isolées entre elles. Cette méthode maintient l'étudiant dans l'individualisme et tue infailliblement la créativité. On ne dira jamais assez jusqu'à quel point ce système est efficace pour tuer les ressources intellectuelles et humaines des étudiants. Inutile de chercher ailleurs l'explication de leur apathie en face des activités ou participations marginales qu'on leur propose : drogués par les cours, ils sont devenus amorphes. L'université sera le dernier niveau scolaire à prendre au sérieux les méthodes actives et collectives d'apprentissage : équipes, séminaires, recherches, expérience sur le terrain, audiovisuel, etc... Pour elle, ces méthodes compliqueraient tout et déclencherait un mécanisme chez les étudiants qui risquerait d'ébranler professeurs, patrons, et même société des notables : or on n'a surtout pas besoin de Gardes Rouges en Amérique ! Le système traditionnel permet d'ailleurs d'assurer l'opération à un coût de

production beaucoup plus bas : moins de professeurs (actuellement un professeurs pour seize étudiants, quand les normes du Rapport Parent sont de un pour douze), moins d'équipement, moins de fonds de recherche, moins de locaux, moins de désordre, etc.

Un étudiant n'est pas une chose ! — Ce n'est pas grave. — La société n'est pas un troupeau. — Ce n'est pas sûr. — La civilisation moderne est basée sur l'image et l'échange ! — Oui, bien sûr, mais il faut du temps et de l'argent. — Il y a un Québec à bâtir où tout se tient. — Acquier toujours une compétence dans un domaine. Il faut repenser les programmes ! — Laisse cela à ceux qui sont compétents. — Bien sûr ! Ce qu'on te demande, c'est d'apprendre à fonctionner, dans ton coin et comme te le diront les Maîtres.

- 5) Maintenir les modes traditionnels de promotion et de sélection. Cela veut dire accepter beaucoup d'étudiants en première année d'abord. On les nourrit avec de la pacotille peu coûteuse, à deux ou trois cents à la fois, comme des bandes de cochons, et leurs frais de scolarité permettent de financer les classes plus avancées. À la fin de la première année, on retient ceux qui ont obtenu les meilleures notes à des examens de masse forcément arbitraires et inaptes à évaluer les véritables possibilités des étudiants. Les plus chanceux sont souvent les esprits les moins personnels. Les autres, on les abat, ou, s'ils ont raté ne fut-ce qu'une seule matière, on les renvoie en première. La promotion par crédits et par matière, c'est trop intelligent pour l'université. Enfin, on donne un papier à ceux qui ont franchi toutes les étapes. Avouons que ce n'est pas brillant. Ça castre son homme pour la vie dans la plupart des cas. Ça produit des fonctionnaires eunuques, semblables à ceux des anciens rois d'Orient.
- 6) Garder l'étudiant dans une situation financière et sociale précaires. Cela le maintient dans les rôles de mineur sans pouvoir, dans un climat de dépendance et de fragilité. Cela le fait aspirer éperdument sans se soucier du reste et en acceptant tous les compromis, au jour où il aura son diplôme et le statut social et financier qui y est attaché. Aussi, les dirigeants universitaires n'ont pas fait jusqu'ici grand tapage, sauf erreur, pour améliorer le sort financier et social de leurs étudiants. On s'est plutôt contenté de nourrir comme tout le monde le mythe qui veut que les étudiants aient de l'argent amplement. Voyez-les s'amuser. Et l'on reste ainsi convaincu que le fils du chômeur ou du petit ouvrier non syndiqué peut venir à l'université aussi bien que le fils du professionnel, ce qui est manifestement faux. De plus, cet étudiant de 24 ans, qu'il ne lui prenne pas la fantaisie de vouloir se marier ; le mariage, c'est pour les riches et les adultes. Dans ces conditions, il ne reste qu'une chose à faire pour l'étudiant : encaisser tant bien que mal le système en attendant son tour.

Voilà comment fonctionne une université de notables en Amérique démocratique et libre. L'université est asservie et elle asservit.

## L'étudiant et les « non-instruits »

« Les non-instruits ne nous ont pas compris »  
Jean Lesage, 1965

1 — À l'université,  
« des instruits », voilà ce que l'on est.  
*L'étudiant.* Pour les gens du Québec, un étudiant est un beau spectacle : « C'é-t-y pas fin un peu. Y sé parler anglais et y peut gagner de gros salaires ! »  
*vu par* Cependant, il y a une ombre au tableau.  
*les non-* Depuis quelque temps, les étudiants vont casser des vitres à CJMS et ont été les premiers à  
*instruits* mêler les cartes de Jean Marchand, un si grand homme. Mais c'est normal, comme partout ailleurs, il y a parmi eux, depuis quelque temps encore, des gangs de pas fins qui se mêlent de ce qui ne les regarde pas.  
Il y a donc l'étudiant et les étudiants.  
On adore le premier, on regarde en les désapprouvant, les seconds. Un étudiant, c'est « un fin » qui travaille péniblement à obtenir son diplôme, mais « les étudiants », sont des pas fins encombrants qui affolent des bonnes femmes comme Claude Ryan (quelques éditoriaux d'octobre '67 à février '68).  
Mais à tous les jours, le fin et le pas fin ?  
Tous pareils, voyons donc. On ne les voit pas manger des sandwich sur des tablettes au milieu des senteurs de « cans » vides, deux ou trois cents à la fois. On ne les voit pas comme valeur marchande d'une administration et de professeurs mieux à l'aise devant 15 000 étudiants que devant les valeurs pharmaceutiques ou autres qu'ils ont à gérer dans leurs compagnies, car pour les étudiants, ils n'ont pas de compte à rendre à personne. On ne sait pas que mécaniquement les deux sortes d'étudiant passeront 2-3-7 ans dans une grande boîte. Et après, youp ! ils seront quelqu'un. Par un sorte de rite magique, objet d'incantations des spécialistes de la manufacture et du Ministère de l'Éducation. Génération spontanée que le Québec de la révolution tranquille a engendrée avec les professeurs-magnétophones.

Résultat ?

2 — Un fin devenu fin dans s'en rendre compte.  
Ça fait rien, « y é passé ».  
*Rôle des* C'était le rite. Durant son cours, il s'est fait fourrer et... il a fourré, dans les examens et dans les clubs. Après, il est prêt, par les salaires qu'il demande, a pisser sur ceux dont il était, 3 ou 7 ans auparavant. Il a droit à sa Mustang, à sa Camaro ou sa Javelin. Il est entré dans le système. Des professeurs bien savants l'ont aidé pendant 1-2-3-4-5-6-7 années. C'était nécessaire pour produire ce fin. On aime sans doute qu'un homme de génie soit un peu bête.  
*instruits*

*Résultat.* Pendant ce temps,  
les gars du quartier ou du village ont continué à travailler sur la terre, dans la mine, dans l'usine. Ils ont fait la grève ou la marche sur Québec et on a « amélioré » leur mauvais sort. Et ils ont continué à voir leurs taxes monter, à payer .20¢ de taxe par paquet de cigarettes et plus par gallon de « gaz » pour leur vieille chevrolet... pour qui ? Pour le « p'tit gars de chose » qui est allé  
*créé :* à l'instruction, dont on a tant besoin. C'est par elle qu'on va s'améliorer, qu'on fera le bonheur au pays. Ça coûte \$2500 par année pour chaque étudiant à qui ils donnent l'argent par leurs taxes ou par la compagnie qui donne une partie de son travail à McGill. Là-dedans, ils en ont donné un peu plus à l'Anglais de Westmount, mais ils ne le savent pas et « les instruits » non

plus. Les affaires vont au galop. On ne se pose pas de questions. Madame X et le père Legault les résoudre.

Pendant 3-4-5-6 ans, l'étudiant sérieux se tient à l'écart de la société des non-instruits. Le colporteur, le cultivateur, le vendeur, le taxi donnent pour lui. Pour qu'il devienne bébé. Nourrisson à l'abri des histoires qui l'entourent (hors de l'histoire). Petit à petit, il se dégage de la réalité. Il ne se fait plus la barbe. Il ne peut plus cirer ses bottes tout seul. Il a appris des choses savantes.

Maintenant l'instruit est prêt.

Il ne sait plus ce qui se passe dans le monde, mais il apprendra aux autres. Il leur apprendra que lui, il a étudié, que lui, il mérite de gros salaires, qui le « dédommageront » de ses « sacrifices ». Il pourra maintenant avec toutes ses connaissances représenter « le peuple ». Dans les associations et ma foi ! pourquoi pas, ça paie plus, se faire élire député. Oh ! Dostoïevski, reviens voir « comment un homme cultivé ne tuerait-il pas s'il a besoin d'argent ! ».

Les « deux solitudes » !

L'instruit étant condamné à exploiter l'autre, comment peuvent-ils se rencontrer ? Parfois une coexistence artificielle se crée, l'espace de vacances, le temps d'une poignée de main, au Jour de l'An. Mais le reste de l'année là où il n'est pas connu par ses parents : « un autre "crisse" de collet blanc ». L'étudiant, la plupart du temps, fils de classe laborieuse n'y retourne jamais et si par hasard, il s'y retrouve, il n'en est que plus suspect, ayant par l'essence même de ses études choisi le divorce et l'exploitation des gros salaires.

3 —  
« Réussite »  
« Universitaire »

Ces étudiants, la vie leur a échappé. L'administration universitaire et les professeurs ont tout fait pour cela. Dans leur impuissance vitale, les plus actifs n'ayant pas trop besoin d'argent réussissent tout de même à se masturber. Ils sont militants dans toutes sortes d'organisations qui se contredisent : politique conservatrice et indépendantiste, CSN et FTQ, marxisme-religion. C'est à ces actifs qu'on en veut. Les autres, dans des maisons closes, bien bien sages, objets d'admiration. Pendant que les Québécois cherchent quelque chose, agissent, eux lisent, calculent, si ce quelque chose, à inventer est possible et posent déjà à l'expert — comme leurs professeurs experts de rien, l'action vitale leur échappant.

Expres-  
sion.

a) des  
actifs  
b) des  
passifs  
les 2:  
nuisances  
publi-  
ques

Ces étudiants devenus stupides par le système qu'ils ne remettent en question qu'en paroles, s'expriment stupidement. À travers des feuilles de choux comme le *Quartier-Latin*, une folie bergère pour la plupart des gens. Tragique mascarade où les figurants ne peuvent plus se départir de leurs habits et masques. Mais ces gars-là, parlez-leur. Les meilleurs au monde.

Pour le mou, à l'université, « l'important, c'est la rose ». Se trouver une bonne chambre, où il sera tranquille, où il pourra étudier à l'aise, bien réussir ses examens. Se trouver un emploi l'été, malheureusement son seul tracas. Et beaucoup pour les non-instruits. Enlever un surplus d'emploi qui obligerait les compagnies et entreprises à créer le « surplus » pour les ouvriers ordinaires. Comme l'actif, mais autrement, il est une nuisance publique. Les syndicats l'ont vu. Mais il n'y a qu'une minorité d'endroits où il y a des syndicats.

4 —  
Essai  
de  
rappro-  
chement.

Un divorce fatal se dessinant, entre l'instruit et les non-instruits, fallait faire quelque chose. Les étudiants ont forcé le système à créer l'Action Sociale Étudiante. Résultat ? après trois ans ? un jeune cultivateur de Belcourt (Abitibi-est), mi-sérieux, mi-heureux, en apercevant un animateur : « Ah ! c'est toi le petit C... d'universitaire qui vient nous montrer quelque chose ? » Eh ! oui ! il avait compris. Il savait que le système (le gouvernement) avait pris la patente et se réservait le droit de supervision par des intermédiaires... la responsabilité ministérielle ! et les étudiants choisis du



*instruit et non-instruit.* Québec entrent tour à tour dans ce nouveau-né du système pour désamorcer les forces vives de la nation, empêcher ce qui fait les gros mots, « la révolution », la « lutte des classes ». Et feu l'action sociale étudiante. Le gouvernement a créé le dernier cri qui contentera tout le monde, l'Action Sociale Jeunesse. Ça fera marcher plus de monde, mais jusqu'ici, c'est aussi caché que les « francs-maçons ». Les travailleurs du Québec ont payé avec plus d'un demi-million de dollars. Les étudiants furent presque les seuls à empocher. Les plus spirituels ont empoché d'Ottawa. Là les portions de la Company of Young Canadians (CYC) étaient plus que doubles. Mais c'est Baptiste qui a toujours payé la note.

5 — On est désabusé.

On se relance.

*L'échec et sa traduction.* Dans des clubs de tout acabit, en plus des organisations dont j'ai parlé : clubs culturels, de loisir, de marijuana... Milieu étudiant qui est, avec celui des commères de campagnes, l'incubateur de la plus forte dose de religion professée, une terre de missionnaires et de missions pour curés de toute allégeance. Parmi ceux qui agissent, beaucoup deviennent des espèces de prêtres-étudiants qui sodomisent dans des chiottes intellectuelles, promènent par ci par là leurs beaux tombeaux :

AGEUM, devenue pontificale et sans adorateur ;

*a) à l'université* Association des Étudiants de Poly, se ménageant la faveur des exploiters au-dessus des petits problèmes nationaux ;

UGEQ, nombril d'un pseudo-bétail ;

Association des Étudiants de Hautes Études Commerciales, nid des futurs playboys de l'économie des petits gagne-pain.

Et il y a ceux qui n'ont pu entrer.

*b) à l'extérieur* Ils n'avaient pas d'argent, ou il n'y avait pas de place, pas de place à Montréal pour une deuxième université de langue française, la deuxième université de langue anglaise absorbant ceux qui ont le bonheur de la connaître ou d'être d'un certain milieu.

Et il y a ceux qui sont entrés et sont sortis... Parce qu'ils ont manqué leurs examens, parce qu'ils ont dû travailler, les bourses étant faibles, parce que leur père gagnait plus de \$10000 sans rien leur donner. Ils sont secrétaires, chauffeurs de taxi aujourd'hui...

*Tous* — Oh ! mais, vous allez loin !

*des bons gars* Vous manquez de jugement ! — Ph si !... C'est quand même drôle de rencontrer en particulier tous ces gars, à la tête de l'UGEQ, du *Quartier-Latin*... Ils sont tous sympathiques. Ils veulent la justice, la participation, la compétence. Comme les non-instruits qui veulent être traités avec plus de justice, qui suivent des cours du soir, pour se spécialiser, avoir une compétence. — Mais, ça ne règle pas le problème.

6 — L'étudiant québécois

n'est peut-être pas plus bête que l'ouvrier québécois. Le premier est impuissant. Le second fait la grève pour un petit surplus qui lui donnera une « draft » de plus ou une meilleure auto. Le premier aussi, à sa manière fait la grève de 2-3 ans, pour acquérir un pouvoir par l'instruction...

*non-instruit.* On les voit souvent tous les deux à la taverne. Saoulés et qui sacrent contre un patron à qui on n'a jamais tapé dans la face. Les deux, beaux parleurs. Au total pas beaucoup de différence, « dans le meilleur système du monde ».

*Intel-* Mais les « intellectuels » devraient voir autre chose. Étudiants comme professeurs ne sont que des miroirs de la société. Ainsi, ils la trahissent. Au lieu d'en être une projection en avant, ils

*lectuels*

en sont des stabilisateurs qui préparent leurs investissements personnels dans un pays qui ne bougera pas...

## Conclusion

*Analyse de notre démarche* Le but de ce manifeste n'a pas été d'être exhaustif, de peindre complètement la réalité, de satisfaire tout le monde. Nous sommes conscients qu'une enquête impartiale pourrait révéler qu'il y a une personne sur 10 qui est d'accord avec nous, mais que peut-être aussi 9 personnes sur 10 le signeraient à deux mains. Ce manifeste est l'aboutissement de discussion et contacts tant chez les universitaires (professeurs-élèves) que chez des cultivateurs de l'Abitibi et des Cantons de l'Est, etc. Autre fait pouvant ajouter un poids à notre démarche : aucun d'entre nous n'a les intérêts d'un organisme à défendre, que ce soit un parti politique, l'AGEUM, un journal, etc. La moitié du groupe est composée de personnes inconnues les unes aux autres au début de l'année universitaire.

Notre premier réflexe, celui de tous les étudiants ou presque : saturés de problèmes économiques, scolaires, nous ne pouvions régler rien. Et pourtant, nous étions tous motivés à faire quelque chose. Alors pourquoi ne pas étendre notre motivation ? N'ayant aucun canal de promotion, comme les autres étudiants, nous avons cru qu'un manifeste publié au plus bas prix possible, serait un point de départ pour une action. Après un mois, nous nous sommes aperçus qu'il aurait pu être signé et endossé par au moins un millier d'étudiants, dont des gars de Laval, Sherbrooke, Ste-Marie, Collège de Jonquière, École Normale d'Amos, cultivateurs, etc. « Alors, on publie ».

Pourquoi toute la charge que nous avons menée ? Parce que l'on croit (sans établir d'échelle de valeur)

1. que l'université doit être l'affaire des étudiants, des professeurs et des payeurs de taxe, non celle d'un groupe, dont l'idéologie est celle d'une clique,
2. que l'université doit être un lieu de participation et de communication, en sortant du cercle vicieux qui fait de l'étudiant un tabula rasa et n'accepte pas ce que l'étudiant a acquis ailleurs
3. que l'université doit être engagée dans le processus de la vie québécoise et non systématiquement en retrait,
4. que les professeurs doivent se montrer dignes d'être autre chose que des magnétophones où l'on peut prévoir jusqu'aux farces en prenant le cours d'un bon scripteur de l'année précédente,
5. qu'il faut une promotion du professeur-enseignant (recyclage payé), qu'il y ait une promotion réelle du professeur-chercheur, qu'il ne devienne pas la marionnette d'une compagnie, d'une commission royale d'enquête ou d'une faculté où il désire par tous les moyens obtenir une augmentation ou un poste,
6. que le professeur ne doit plus être obligé de ramper avec certaines associations pour devenir titulaire ou agrégé d'un salaire ou d'un poste,
7. que l'étudiant doit avoir un rôle dans sa promotion culturelle et que son diplôme ne soit pas seulement le résultat de l'abattoir des examens actuels,
8. que l'étudiant doit acquérir le pouvoir de faire valoir ce qu'il sait et ne sait pas,
9. que la profession d'étudiant a droit à la vie, soit rémunérée, non à charge,
10. que l'affaire universitaire, doit être l'affaire des Québécois.

Etc.....

*But de notre démarche*

*Images*

C'est pourquoi, débarrassons-nous des images et des sisyphes : l'étudiant d'hier, un retour au troubadour joyeux, farfelu, satisfait et inoffensif. Aujourd'hui pour la plupart des sujets dangereux, des espèces de délinquants intellectuels qui critiquent d'une façon ingrate et méchante le monde merveilleux où nous avons la chance de vivre avec CJMS et le Canal 10. L'étudiant n'est plus un gars de 17-18 ans, il en a 24-25 et est marié. Les bien-pensants n'y voient rien et les moyens d'information renchérissent en diffusant l'image des étudiants qui s'adonnent gloutonnement à la drogue, marchent sur les crucifix, font l'amour dans les vestiaires et volent des livres marxistes entre deux manifestations sanglantes. À bas les images et les sisyphes.

*Enseignements*

Avec la petite clique professorale et administrative qui moule les étudiants dans la passivité, en institutionnalisant l'individualisme et en désirant le dynamisme de la société, tuons aussi sûrement les étudiants revendicateurs qui ne veulent rien faire, ou « faire des séminaires » sans avoir entendu les premiers balbutiements de la science. Dehors la fiente estudiantine à base de partys, de shows et de couchettes. À bas l'enseignement imbécile par des imbéciles incapables de faire quoi que ce soit en dehors de l'université. Enseignement à transmission de recettes abrutissantes et nécessaires à l'étudiant pour qu'il prenne sa place dans un rouage du système.

*À l'action.*

Au dehors des instruits et de l'instruction, on peut voir luire une liberté possible, à conquérir de haute lutte. Systématiquement, il va falloir renverser le système de production de boîtes en conserve. Par des moyens qui ont déjà fait leurs preuves ailleurs, du bon sens au boycottage, aux œufs pourris. Ceux qui détiennent le pouvoir ne calculent pas les moyens pour hausser leur pouvoir, les cotisations, les impôts... On ne s'attaque pas au pouvoir en le discutant. On fesse dedans. pas à tort et à travers, mais sur des points sensibles. Et il y en a. À chaque organisation de les trouver.

*Tous*

Et là-dedans, l'ouvrier, les travailleurs qui paient la note, devront exiger que le gouvernement du Québec explique comment il se fait qu'il y a des « gentlemen agreement » à deux contre un en faveur des Anglais à Montréal pour les universités. Comment il se fait que les budgets de l'université arrivent directement sur la table du « Premier » sans prendre le même trou que ceux des affaires de la Santé, du Bien-Être social, etc.

*Selon les milieux*

— Maintenant, direz-vous, une méthode s.v.p. On n'a pas payé le manifeste pour rien. — C'est la plus belle méthode pour arriver à rien, car faudrait faire des rapports et des tables rondes... et balancer le budget pour deux ans d'ici. Conseiller, c'est se gonfler, agir, c'est vivre et c'est notre but. Que des comités d'étudiants dans les classes se forment, discutent quand la situation est intolérable. Qu'on fasse front, des « sit-in », des expulsions, avec tomates et œufs gratuits. Qu'on force l'administration à envoyer quelques-uns se recycler et étudier un petit peu de pédagogie, un retour aux racines grecques, question de distinguer entre un homme et un pied. Il faut un système mobile de guérilla académique qui a prouvé son efficacité dans d'autres universités (Berkeley). Discuter, oui, mais ça fait quatre ans que plusieurs discutent et après quatre ans, l'étudiant a toujours tort.

*Pour que tous se sentent engagés.*

Actuellement, on n'est pas chez nous à l'université, va falloir que l'université tombe au plus tôt aux mains des étudiants et des professeurs compétents. Outre la guérilla, il y a des engagements. Que des comités d'étudiants et de professeurs fixent les critères de compétence, non selon les seuls diplômes, mais pour répondre à la société, qu'on rejette les incompetents et les individualistes, qu'on force les compétents à prendre position officiellement devant l'université pour qu'ils arrêtent de chialer devant les étudiants. Tout est à inventer...

*Dans le but de former une nation vivante*

L'université a pour premier rôle de former des compétences, les futures cadres de la nation, non d'écoeurer tout le monde qui veut foutre le camp après le premier diplôme acquis. On fait tout pour que le Québécois francophone passe de garçon d'ascenseur à assistant en administration. Actuellement il faut une bonne dose de courage sinon un petit peu d'hystérie ou d'imbécillité pour prendre une maîtrise ou un doctorat à temps plein.

*Déclot-  
somme-  
ment.*

Et il va falloir décroiser le génie, qu'on cesse de fabriquer des bonzes étrangers aux autres réalités que celle de leur science et qui parlent de conjoncture pour conserver les taudis de Montréal (droit d'un Dr en économique) ; que l'ingénieur sache que Karl Marx n'est pas seulement l'écrivain de romans sadiques. (Il faudrait davantage de sociologues comme Fernand Dumont de Québec qui est venu donner des cours de philosophie à Montréal en 1967, davantage de Québécois en entiers).

Et ce n'est pas fait, les universitaires québécois au service de la population. Pourquoi pas tel groupe en organisation communautaire et un autre en relations industrielles, professeur en tête, n'iraient-ils pas à Lebel-sur-Quévillon qui se construit actuellement vaille que vaille, où fleurit le nombre de syndicats, etc. Pourquoi pas y joindre un docteur en art pharmaceutique, pourquoi n'irait-il pas y passer deux ans d'enseignement, histoire de voir que la pharmacie n'est peut-être pas seulement affaire de bouteilles. Ce n'est pas tant une affaire d'argent qu'on le croit. L'expérience pourrait se faire à St-Jérôme ou à Cowansville.

*Pas de pessi-  
misme*

Tout est à inventer, si on a encore des couilles. C'est sûr que l'université n'a pas prévu ça. Elle est en train de construire des pavillons où les locaux seront les plus beaux, les plus gros, etc., pour le montage en chaîne de nos génies en sciences humaines. (Par hasard, les prix de construction donnés aux plus faibles soumissionnaires doublent toujours durant la construction...)

Malgré les récompenses promises aux grossières cruautés que prépare l'instruction contre les non-instruits, malgré les menteurs et les faussaires, qui se servent abusivement de l'argent des non-instruits pour les faire exploiter par la fausse race des instruits, malgré ces affineurs et aux intéressés qu'ils préparent, le temps ne doit pas être à la nausée de notre propre lâcheté et de celle des empoisonneurs, qui n'ont encore rendu aucun compte à un État et un peuple qu'on a habitué au respect des instruits qui l'ont trop longtemps vendu pour ne pas qu'il réagisse.

## TÉMOIGNAGES — 1

### LES 9 à 5 DE L'UNIVERSITÉ

*Ce qu'ils pensent de l'administration comme employeur.*

Au milieu des intellectuels il y a « le grand oublié » : l'opérateur de machines distributrices, la secrétaire du département, cet autre qui sert les dîners au Centre Social, le préposé à l'entretien des salles de cours, etc... Eux aussi vivent dans la « grosse bâtisse » et ils en ont des choses à dire : le problème c'est qu'on ne leur demande pas souvent de parler et ils n'ont pas comme d'autres leur petit *Quartier Latin*, leurs « Colloques ». Ils sont dans le bain. Ils ont quelque chose à dire et nous nous en sommes rendus compte en discutant avec eux.

Ils nous apprennent que tous les employés n'ont pas la même direction, que plusieurs patrons, ça fait des conditions de travail différentes. Ainsi, deux employés engagés par l'Université se disent satisfaits du salaire et des avantages qu'on leur garantit (\$89 pour 37½ heures de travail, congés de maladie et vacances payés) ; un troisième ajoute que l'employé se sent protégé par le syndicat. Mais il y a combien de syndicats ? et combien sont syndiqués ? Pas moyen de savoir. Visiter toutes les facultés et secrétariats, c'est quelque chose.

*De l'AGEUM comme employeur*

Mais un autre, celui-là employé de l'AGEUM, voit sa situation beaucoup moins rose : « d'abord, il nous faudrait une augmentation de salaire ! Je gagne 95 piastres par semaine, pour 45 heures d'ouvrage. C'est pas assez. On est responsable de tout ici, puis on ne nous paie pas. Je suis responsable des machines distributrices et si y'a de l'argent qui manque à la fin de la journée, c'est nous autres qui devons rembourser. Avec 95 piastres par semaine on va pas loin comme ça ».

Et le syndicat dans tout ça ?

*De leurs chefs syndicaux*

« C'est cinq étudiants qui sont à la tête du syndicat (tiens la patente est amanchée). Ils sont loin de nous autres, puis c'est pas facile de leur parler. On a essayé de les avoir avant Noël... Ils étaient partis en vacances. Les réunions, y'en n'a pas souvent, puis quand il y en a on n'a pas grand chose à dire. Si on n'est pas d'accord, ils ont toujours l'argument pour nous prouver qu'on a tort. C'est pas parce que j'aime ça que j'reste ici, mais un loyer ça ne se paie pas tout seul... À part ça y peuvent nous mettre dehors quand y veulent ». Ce même employé nous dit ne pas en vouloir aux étudiants : tout ce qu'il désire, lui, c'est que ses conditions de travail soient meilleures. Si les secrétaires pour leur part se disent satisfaites des conditions de travail, elles sont réticentes pour ce qui est des syndicats : « Ça ne nous donne pas plus et ça met un mur entre nous et les patrons ».

*Des étudiants qui mangent.*

Quant aux étudiants, les préposés aux cantines et à l'entretien des salles de cours sont unanimes à dire qu'ils sont malpropres, et qu'une salle de cours n'est pas un endroit pour manger. Selon eux, les autorités devraient voir à régler ce problème de locaux beaucoup trop petits. Mais les autorités semblent loin de toutes ces questions : « J'en ai parlé aux autorités, ils n'ont rien fait. Puis les étudiants, on dirait qu'ils n'ont pas intérêt à ce que ça soit propre ».

*Des étudiants en circulation.*

Pour celui-là qui voit les étudiants à leur naturel, en dehors des salles de cour, ces derniers ne lui apparaissent pas toujours très sérieux. « Il y en a qui sont ici et qui niaisent. Quand on entend : "Pourquoi tu t'es forcé pour ton examen ? y peut pas te couler" c'est pas sérieux ça ! » Malgré tout l'employé de l'Université aime bien cet étudiant qu'il rencontre à tous les jours ; pour lui ce n'est pas seulement « Un intellectuel » c'est un gars comme un autre qui aime les mêmes choses ; ainsi au Kiosque à journaux, ce vendeur qui nous dit : « On a obtenu *Sexus*, mais c'est d'valeur ils l'ont saisi. Nous autres on n'a pas le droit de vendre *Playboy* Chaque mois l'étudiant nous le demande... » et ce même vendeur ajoute : « Il faudrait que l'AGEUM fasse des assemblées pour savoir ce qui est dû à l'étudiant ».

*Du financement de l'éducation.*

« Quand le "Prêt d'honneur" passe, je lui donne mon deux piastres. Je me dis que c'est de l'argent qui va servir ». Mais il semble quand même que ce n'est pas tout le système qu'on accepte en disant cela. Ainsi un employé du Centre Social ajoutait : « Les étudiants, ils s'achètent des autos avec les prêts-bourses ». À l'Université, les employés ne pensent pas que c'est mieux : « Il n'y a pas que les étudiants qui gagnent de l'argent là-dedans. L'argent s'écoule ici comme dans les commissions scolaires : à St-Henri on a mis des tapis partout, mais ça n'empêche pas les plafonds de tomber. » Et à l'employé des cantines d'ajouter : « L'éducation, ça coûte trop cher pour ce que ça rapporte ! ».

*Du futur professionnel*

Si la secrétaire, l'employé de la cafétéria expriment leur doute face à ce système, on n'en exclut pas pour autant les étudiants qui vont profiter du système. Ainsi cette personne qui n'a pas hésité à dire : « La plupart des étudiants viennent ici en se disant qu'en sortant ils vont faire payer leur Cadillac par leur premier client ». Et un autre résume ainsi : « Ils font des manifestations pour les prêts-bourses, mais quand ils sortent ils oublient tout ça. Si on va chez le docteur, il va nous faire payer notre compte, même si on n'a pas d'argent. Tous les hauts placés pensent à eux avant de penser au public : c'est toujours le petit qui paie ».

Ces interviews nous ont permis de voir d'autres aspects de l'université. À quelques-uns elles paraîtront peut-être trop positive pour la réalité. Nous ne pouvions ici exposer de long en large certains petits scandales...

## TÉMOIGNAGE — 2

*ÉTUDIANTE EN SCIENCE POLITIQUE, 3<sup>e</sup> ANNÉE*

J'ai étudié à l'université de Montréal il y a dix ans, et je trouve l'atmosphère pas mal changée. Je ne sais pas si c'est le nombre impressionnant d'étudiants qu'il y a maintenant, mais les relations entre étudiants sont très rares et les intérêts très partagés. Il y a dix ans nous pouvions dire qu'il y avait une communauté d'étudiants, maintenant c'est différent.

Ici beaucoup d'étudiants se plaignent des cours magistraux : je suis beaucoup plus âgée que les étudiants de ma classe, ce qui veut dire que j'ai perdu mon sens des revendications : je comprends mieux que les étudiants les problèmes auxquels ont à faire face les professeurs. À mon avis les jeunes revendiquent à tort et à travers : il faut attendre qu'ils passent d'un extrême à l'autre (remarque qu'en première année ils sont tous marxistes, c'est la mode), je les trouve beaucoup trop agressifs ; ils veulent tout et tout de suite. Les étudiants ont pris dernièrement une décision unanime de renvoi d'un professeur qu'ils avaient jugé incompétent. Je ne connais pas le prof en question, mais je considère leur attitude comme trop radicale ; il faut savoir négocier avec la direction avant de renvoyer un prof. D'ailleurs on peut douter de la valeur du jugement des étudiants de première année, concernant la compétence d'un prof. Ils n'en savent pas encore très long.

Au sujet de l'administration il y a quelque chose qui me déplut énormément : En science sociale, avec le système des options, il y a un cours sur le développement économique. Le cours s'adresse à tout le monde, on n'a pas considéré le pré-requis des élèves ; il s'ensuit donc un mélange de développement économique et de bases d'économie : la majorité des élèves possèdent déjà ces bases, mais le professeur doit constamment faire des parenthèses pour ceux qui ignorent. Il aurait tellement été facile de scinder le groupe, d'autant plus facile que le professeur était d'accord.

## TÉMOIGNAGE — 3

*ÉTUDIANTS EN HISTOIRE*

— Je me demande si j'aime vraiment étudier en histoire depuis que je suis dans la boîte. Ce n'est certainement pas la motivation, ni l'intelligence qui manquait au départ. Mai on est pris avec une abondance de travaux, de lectures, d'examens et de ... mini-examens ! Je pensais que je serais heureuse ici, mais on m'apprend à détester l'histoire, aussi je ne suis pas sûre de continuer l'an prochain. De toute façon ils (les profs) se chargeront bien de me donner congé... les notes, ce n'est pas ce dont ils sont le plus généreux ! C'est incroyable de voir la mémorisation que peut exiger un examen !

— Ici ce n'est pas l'endroit pour penser, il faut quasiment se dépersonnaliser pour suivre les cours. C'est le régime de : « Vous parlerez quand vous en saurez plus long », on n'a pas la compétence de discuter avec les professeurs ; on peut toujours essayer mais on tournera notre « intuition » en dérision... L'assistance au cours est animée suivant ce que le professeur est intéressant et ne nous considère comme pas trop cabochons ! Ceux dont le cours est intéressant

sont soucieux de nous demander notre avis pour l'améliorer encore ; mais les autres... ça va prendre du temps avant qu'ils daignent nous considérer !

— On n'a pas voulu reconnaître les crédits que j'avais accumulés en histoire au bacc es arts pour adultes, et pourtant ce sont les mêmes cours et les mêmes professeurs ; c'est ce qu'on peut appeler « l'approfondissement d'une matière » ! Les gars qui sortent du collège sont dans la même situation, et Dieu sait si les cours qu'ils y ont reçus sont de calibre souvent supérieur à ceux de l'université ! Dans d'autres universités (Laval par exemple) on reconnaît les crédits en histoire et en science sociale. C'est quand même autoritaire ! C'est difficile de discuter avec l'administration, c'est bête ce monde-là !

## TÉMOIGNAGE — 4

### *ÉTUDIANT EN MÉDECINE, 2<sup>e</sup> ANNÉE*

En médecine c'est la théorie pendant deux ans ; il n'est pas permis de ne pas étudier un soir de semaine : celui qui se laisse aller un soir perd les pédales. Le problème, c'est que les cours sont beaucoup trop chargés et condensés : nous voyons toute la théorie en deux ans sans trop faire de clinique. Ce n'est pas étonnant de voir des gars qui doivent suivre des cures psychiatriques après six moi de ce régime.

Ici nous n'avons même pas d'hôpital universitaire... ça c'est une affaire du gouvernement on en parle depuis longtemps mais rien ne vient. Un hôpital universitaire c'est quand même fondamental pour les études en médecine : il est plus facile d'étudier un muscle quand on peut en voir « un vrai ». Nous faisons donc la pratique après avoir gobé toute la théorie.

Les cours sont beaucoup trop spécialisés. Il y a des gars que la médecine générale intéresse, mais la chose est quasi impossible : à cause des cours on est obligé de se spécialiser. On n'a pas pensé que des cours de psychologie pourraient être importants pour ceux qui se destinent à la médecine générale... mais ça on l'ignore !

Les profs donnent des cours magistraux, c'est un peu normal, quoiqu'il y aurait place pour les méthodes actives. On a essayé de faire un séminaire une fois : le groupe a été frustré par le professeur qui prenait le « crachoir » à notre place... Ça a été une belle parade, rien de plus ! Nous avons pas beaucoup de profs, c'est connu. Le fric compte beaucoup pour l'engagement d'un médecin comme professeur !

### *EXEMPLE D'AUTORITARISME*

M. le Doyen établissait comme suit l'horaire d'un étudiant de 3<sup>e</sup> année ou 4<sup>e</sup> à l'occasion d'une conférence le 22 novembre 1966 : de 7 à 8 heures a.m., voyage à l'hôpital, de 1 à 3 p.m., période de travail à l'hôpital, de 6 à 8 p.m., souper et détente avec sa famille, de 8 à 11 p.m., étude du lundi au vendredi inclus, enfin de 11 p.m. à 7 a.m., sommeil et on recommence ! Que doivent faire les étudiants à l'hôpital ? continue le Dr Coutu : de 8 heures à 9, de la clinique, de 9 à 11 heures, da visite du service, de 11 à midi, étude à la bibliothèque, de 12 a.m. à 1 heure p.m., dîner, de 1 à 3 p.m., réunions, séminaires, de 3 à 6 p.m., travail personnel auprès des malades. L'étudiant doit assurer deux choses essentielles à sa formation dans ce programme, soit le travail personnel de trois heures auprès de ses malades à cause de l'importance primordiale de l'histoire de cas et l'heure à la bibliothèque pour se tenir à date dans ses connaissances. Ce programme en soi semble parfait, seulement nous constatons que les heures de travail totalisent douze heures, soit la moitié de la journée, et que l'étudiant ne déjeune pas, ne fait plus une heure de voyage pour retourner

chez lui le soir et qu'il appartient à sa famille une heure après le souper. Alors, ce que les étudiants pourraient se demander c'est : combien y a-t-il d'étudiants mariés en 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> année ? Combien y en a-t-il qui doivent travailler pour payer leurs études ? Combien y a-t-il de gens qui, du lundi au vendredi, peuvent abattre douze heures de travail par jour, soit 60 heures par semaine ? À quoi servent le samedi et le dimanche chez ces étudiants : à s'intéresser à leur famille, à leurs amis, à l'information sur ce qui se passe à l'extérieur de la médecine ?

## TÉMOIGNAGE — 5

### *RÉFLEXIONS DE DEUX SECRÉTAIRES DU SAGUENAY*

Aucun universitaire dans ma famille. Je connais des universitaires de Québec et Montréal. Une chose assez générale que je constate et qui n'est pas nécessairement un défaut mais plutôt une régression qui, je l'espère, sera passagère. Ceux qui vont à l'université perdent un peu ce sens de l'humain qui est en eux. Cet éveil à l'autre semble s'éteindre pendant ce séjour à l'université. Peut-être le contact de cours trop magistraux, traditionnels, techniques où ils ne peuvent faire servir leur propre expérience si minime soit-elle. L'université s'applique à « fabriquer » des technocrates, des professionnels bourgeois qui en entrant en contact avec des livres, oublient que, fondamentalement, ils sont des hommes et travailleront avec et pour des hommes.

Je sais très bien qu'ils se préoccupent d'abord de leur formation en un domaine plus particulier mais est-il vraiment nécessaire de se laisser prendre par la « machine à cours », de se replier sur soi-même pour réussir une formation adéquate ? C'est la question que je me pose quand je vois les étudiants universitaires et autres qui sont apathiques et ne pensent qu'à leur confort.

Cependant, j'en connais d'autres, est-ce la majorité, est-ce la minorité, qui savent se servir de l'université pour s'accomplir, pour épanouir leur personnalité au maximum. Sûrement que sans l'université, de grandes valeurs demeureraient enfouies, inexploitées. Je remarque que ceux-là demeurent en contact constant avec le monde, avec les événements, s'engagent dans leur milieu universitaire ou autre.

Ainsi, l'université de Montréal m'apparaît présentement comme une machine à former des professionnels qui se soucient plus de la « paye » que de ce qu'ils sont pour faire leur choix. À chacun de ne pas se laisser bercer par le rêve, de ne pas s'illusionner car les problèmes qu'il a laissés, il les retrouvera et devra cette fois leur faire face. Bien sûr, le bagage intellectuel sera complet ou presque, mais il pourra s'en servir dans la mesure où l'université permet à l'universitaire de devenir et demeurer ce qu'il est fondamentalement, c'est-à-dire : homme et non rêveur, incompréhensif, bourreau professionnel, hautain, exploiteur.

Je n'ai pas fait de séparation entre universitaire ou pas. Chacun est lui-même comme il veut. Je peux quand même dire que quelques-uns croient avoir une personnalité supérieure parce qu'ils vont à l'université, ce qui n'est pas le cas.

Ils ont des défauts comme tout le monde. Je crois que ceux que l'on peut remarquer chez plusieurs universitaires sont la prétention et la moquerie envers ceux qui n'y vont pas. Ils ne s'imaginent pas qu'il y en a qui n'ont pas choisi l'université parce que le travail qu'ils voulaient faire ne demandait pas un tel cours.

Qu'est-ce que c'est pour vous l'université de Montréal ? C'est une grande bâtisse où circulent beaucoup de gens, plus ou moins intéressés et intéressants, un peu comme au Collège où j'ai fait ma préparation à mon travail. Plusieurs sont de plus en plus exigeants. Ils se préoccupent plus ou moins du syndicalisme, des cours qui s'y donnent, etc.



Est-ce que ça vous intéresse ce qui se passe dans les universités ? — Beaucoup. Parce qu'il est très important pour chaque individu de s'intéresser à ce qui se passe autour de lui en dehors de son travail ou de ses études, s'il ne veut pas se réveiller un jour inconscient et perdu, tant au point de vue syndicalisme, professoral, étude, cours, qu'à d'autres points de vue.

## TÉMOIGNAGE — 6

### NOTES D'UN ÉTUDIANT B. Sc. III, Phys.

Il ne sera pas ici question de contester les principes de base appliqués présentement à l'enseignement de niveau universitaire. Leur grand âge en impose. On en vient à penser que, s'ils tiennent encore, c'est un peu parce que, comme à la « Seven-up », ça arrange du monde. Et, de toute façon, la classe étudiante est habituée aux longues attentes.

Ceci dit, rien ne nous empêche de livrer un petit tableau de la situation, laquelle situation sera vue à travers le bout trop souvent délaissé de la lunette, celui que seul l'étudiant connaît bien : le petit.

À cette fin, je soumet à l'expert comme à l'ignare, ces quelques questions sans intérêt, certes, mais surtout sans réponse (les petits chats auront de quoi bouffer).

Tout d'abord, j'aimerais savoir quelles sont les raisons qui ont poussé les fonctionnaires du gouvernement à inscrire en tête de leur bien connue formule de demande d'aide, le très habile slogan, à la saveur « Plaza St-Hubert », qui se lit : « premier rendu, premier servi ». Je n'ose y déceler la conception qu'on se fait, en haut lieu, de l'étudiant et de l'éducation. En attendant les timbres-primes, je médite sur des platitudes comme « accessibilité générale à l'éducation ».

D'autres questions, plus graves celles-là, concernant les étudiants universitaires eux-mêmes, ces victimes de la négligence criminelle de ceux qui tiennent les ficelles. Avant de voir sourire au romantisme de ces termes, j'aimerais que l'on me dise à quoi attribuer la diminution du pouvoir créateur de l'imagination inventive chez l'étudiant. Pourquoi, par exemple, trop d'étudiants, incapables d'élaborer et d'orienter eux-mêmes leur travail, se sentent-ils obligés de demander des « devoirs » et des « exercices » à leurs professeurs ? Pourquoi ces mêmes étudiants, qui n'en sont pas tous qu'à leur première année d'université, et qui, que vous le vouliez ou non, ne sont pas si minoritaires que ça, pourquoi, dis-je, ces universitaires s'adonnent-ils à cette variante de masturbation intellectuelle, masturbation à tendance fétichiste, qui consiste, en guise de préparation aux examens, à apprendre par cœur les examens des années précédentes ?

Du point de vue du professeur, on peut se demander avec beaucoup de pertinence pour quelle raison il faille gaspiller le temps précieux d'un homme compétent, à répéter, avec la plus haute-fidélité possible, un manuel bien fait et auquel il est plus facile de se référer au besoin. Par ailleurs, pourquoi faut-il que les programmes couverts par ces compétences soient conçus pour s'adapter au rythme conditionnel du plus crétin du groupe, alors qu'il est prouvé que le crétin lui-même ne profite aucunement du haut privilège qui lui est ainsi accordé ? Je ne suis pas sûr que, pour apprendre, tous les étudiants dussent passer par les mêmes étapes, procéder selon les mêmes cheminements intellectuels, travailler selon les mêmes méthodes. Conséquemment, pourquoi pénaliser l'étudiant qui, tentant sa propre expérience, croit devoir fournir un travail personnel autre que le « devoir », ou s'abstenir d'assister à un cours ? (Ne pas assister à un cours peut signifier rater la subtile allusion à la matière d'examens, le mini-examen-éclair-surprise inventé par certains professeurs pour vendre leurs cours. Ce sont là les plus bénignes parmi les pénalisations généralement employées).

**NOUS, DE DIVERSES FACULTÉS DE L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL :**

*PAUL VILLENEUVE,  
RAYMOND MAILHOT,  
LOUISE HAREL,  
PIERRE PAGÉ,  
LOUISE FORTIN,  
ANDRÉ SAICANS,  
LORRAINE RONDEAU,  
LOUIS FAVREAU,  
ROMÉO BOUCHARD, JEAN-CLAUDE DALLAIRE*

*Mise en page : P.V. et R.M.*

---

**Nous serons heureux  
de voir ce texte reproduit,  
traduit ou adapté.**

**Les auteurs**

**Édité et publié par les auteurs  
Montréal, février 1968  
Imprimé par Richelieu Rotho-Litho  
Saint-Jean, Qué.**